

Deux vieilles connaissances

Autor(en): **Favey**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 52

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199735>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Aux amis du « Conteur. »

Avec ce dernier numéro de l'année, la rédaction du *Conteur vaudois* se sent pressée d'adresser à ses amis tous ses remerciements pour leur constant appui et pour leur sympathie si réconfortante. Grâce à leur précieuse collaboration, grâce au nombre croissant de ses lecteurs, notre petit journal n'a pas été submergé par le flot des publications nouvelles. Il vogue même allègrement, poussé par la douce brise de l'amitié. Ses pilotes n'ont pas la présomption, au reste, de barrer la route aux autres bateaux de papier. Leur seule ambition est de faire flotter de leur mieux le pavillon de l'esprit vaudois. Et, convaincus que l'essence de cet esprit n'est ni l'austérité ni la mélancolie, ils continueront de publier les gaies historiettes qu'on voudra bien leur transmettre, de même que celles qu'ils pourront trouver dans leur propre cervelle. Ils s'efforceront aussi de réaliser certains petits projets, que depuis longtemps ils caressent, et qui, ils en ont la conviction, répondront aux desirs des lecteurs du *Conteur*.

Pas n'est besoin, n'est-ce pas, chers amis, de développer plus longuement notre programme ? Vous le connaissez de longue date. Et puis, il ne nous resterait pas de place pour vous présenter nos vœux. Or il nous tient à cœur de vous souhaiter la bonne année.

Vous, tout d'abord, aimables lectrices, mères de famille, jeunes filles, tantes ou cousines, puissiez-vous avoir durant toute l'année qui vient joie du cœur et contentement d'esprit !

Messieurs nos frères du sexe barbu, nous vous souhaitons le même bonheur. Et si par surcroît votre bien-être matériel va s'améliorant, laissez faire ; abondance de biens ne nuit pas.

Enfin, il est un vœu que nous formons pour vous tous indistinctement, amis et amies, c'est que vous ne songiez jamais aux malheurs. Ils viennent toujours assez tôt. Dussent-ils fondre sur vous, croyez-nous : n'allez pas trop consulter le médecin ou l'avocat ; prenez plutôt, soir et matin, après votre repas — jamais à jeun — un grain ou deux de philosophie vaudoise dans un doigt de vin de chez nous. Et puis, comme dans la chanson, vivez sur l'espérance.

Deux vieilles connaissances.

Messieurs du *Conteur vaudois*,

Je mets la main à la plume pour vous remercier de votre *Almanach du Conteur*. C'est bien honnête à vous de m'avoir fait cette jolie surprise. Je l'ai lu tout d'une tirée le jour même que le facteur me l'a apporté. Maintenant que les veillées sont longues et que la neige ne permet pas de travailler dehors, on est bien content d'avoir de la lecture. La bourgeoise n'en a encore lu qu'un petit bout. Elle le finira sitôt qu'elle aura fait ses bricoles de nouvel-an, qui lui donnent chaque année un peu plus de mal, parce qu'on n'est plus jeune. Comme moi, elle est toute contente de votre cadeau et vous fait tous ses remerciements.

Je ne puis pas vous dire laquelle des histoires de votre *Almanach* j'aime le mieux. Les unes dans les autres, elles sont bien agréables. Notre régent, à qui je l'ai prêté, dit qu'il n'y a point trouvé de fautes ; vous savez, ces

vieux fruitier qui raconte des histoires aux deux bouèbes.

L'*Armanach du Conteur* aura sa place à la petite bibliothèque de notre belle chambre, à côté de l'*Histoire du canton de Vaud* de M. Maillefer. Vous êtes aussi des écrivains patriotes et vous apprenez à vos concitoyens de n'avoir pas vergogne d'être Vaudois. C'est ce qu'y faut.

Ne considérez pas ces lignes comme des remerciements. C'est de vive voix que je veux vous dire merci, en juillet 1903, à Lausanne. Car, si l'année n'est pas trop mauvaise et que Dieu nous prête vie, nous irons en famille aux fêtes du Centenaire, en Beaulieu. Dites seulement au comité — si c'est un effet de votre bonté — qu'on nous retienne six bonnes places, pas trop loin des acteurs, parce que je suis devenu un peu dur d'oreille. Pas des toutes chères pourtant, vous savez, on est à son aise, Dieu merci, mais y faut tout de même compter par le temps qui court.

C'est donc là que je vous verrai, Messieurs et que j'espère avoir le bonheur de partager avec vous quelques bouteilles. En attendant, je vous serre la main avec plaisir et respect.

Votre tout dévoué,
PHILIPPE GROGNUZ.

Ces deux lettres, si aimables, éveillent le souvenir des joyeuses équipées de ces deux vieux et fidèles amis du *Conteur*, équipées dont Louis Monnet fit un récit qui amusa beaucoup.

Aussi, à cette occasion, nous permettons-nous de reproduire le dessin ci-contre, pris au hasard et qui rappelle en même temps — souvenir toujours agréable — la belle fête des Vignerons de 1889, où nos amis s'amuseront royalement. Ils ne nous en voudront pas, nous en sommes sûrs. — C'était donc à Vevey :

.... Tout à coup la troupe de Bacchus s'ébranle, entre en scène et attire tous les regards. Le dieu du vin, dont le char somptueux est traîné par quatre chevaux blancs, sourit à la foule immense et salue, la coupe à la main. Viennent ensuite le gros Silène, le joyeux groupe des faunes et bacchantes, les vendangeurs et les vendangeuses, qui défilent au son d'une marche entraînant.

Ce cortège est magnifique : on sent qu'il caractérise tout particulièrement la grande solennité du jour. Les applaudissements éclatent ; l'enthousiasme est indescriptible.

Un grand silence se fait. La troupe va entonner l'invocation à Bacchus.

A ce moment, un spectateur s'écrie en agitant son chapeau : « Vive Batiu ! vive Silène !... bravo !... »



régents, c'est toujours ce qu'y cherchent. Je veux aussi le prêter à Monsieur le ministre, qui se réjouit bien de le lire.

Encore une fois, merci, Messieurs, de votre bonté et recevez, avec mes cordiales salutations, tous mes vœux pour l'an qui vient.

FAVEY.

Messieurs les écrivains de l'*Armanach du Conteur vaudois*,

Si notre Julie, qui apprend régente à Lausanne, était à la maison, c'est elle qui vous écrirait la présente. Elle a plus l'habitude de tenir la plume que moi et ses yeux valent mieux que les miens. Vous excuserez donc mon gribouillage.

Je me suis senti tout remué en recevant par la poste votre *Armanach* et surtout en lisant les mots gracieux que vous avez mis à la suite de mon nom sur la fourre où l'on voit ce bon

Eh que c'est beau, que c'est beau!... J'aime bien ces petits bergers et toutes ces dames qui sont avec la Palès et la Cerès; c'est très joli, si on veut, mais ça ne vaut pas Baliu!... Regardez-me voir ça!... Il est frais comme une rose!... C'est pourtant mal fait de le laisser comme ça à la ravure du solet!...

Cette voix, dit Louis Monnet, en contant l'incident, était celle d'une ancienne et bonne connaissance, Jean-Philippe Grognoz, accompagné de sa femme, de son beau-frère Favey, de sa belle-sœur et de son ami Tronchet, l'assesseur...

Amorces pour vieux garçons.

Un de nos amis a pour voisin un excellent homme qui ne connaît pas de bonheur plus parfait que de lancer sa ligne dans le Léman ou dans les ruisseaux poissonneux et de rentrer chez lui, fourbu, mais le panier plein de truites ou d'ablettes. Ce grand pêcheur devant l'Éternel est père d'une demi-douzaine de filles charmantes. Il en a marié cinq. La sixième n'a encore donné ni sa main ni son cœur. En attendant, elle est allée faire un voyage d'agrément dans le Midi.

Ses préparatifs de départ faisaient l'effet, paraît-il, du déménagement de toute une famille. Elle avait fait charger sur deux charrettes un nombre incroyable de malles, de paquets, de cartons à chapeaux, si bien qu'en voyant cet amoncellement son vieux pêcheur de père ne put s'empêcher de lui demander :

— Mais, au nom du ciel, ma petite perchette, que comptes-tu faire de tout ça ?

— Ça, papa, répondit-elle, ce sont mes amorces.

C'est le nouvel-an !

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais le nouvel-an me fait toujours songer à un amusant récit de Jules Verne, intitulé *Le docteur Ox*, et que je lus dans ma jeunesse. Il y a bien longtemps de cela.

Si mes souvenirs sont exacts, il s'agissait d'une expérience à laquelle le dit docteur Ox — que suivait partout son fidèle Ygène — soumit la population d'une petite ville de Hollande, tranquille entre toutes. Il avait découvert un gaz extraordinaire et, ensuite de patientes recherches, en avait assuré aux humains l'application à une quantité d'usages pratiques. Avec l'autorisation imprudente des autorités, le docteur Ox introduisit son gaz dans la ville en question. Conséquence imprévue : du jour au lendemain, la tranquille cité fut sens dessus dessous. Le calme ne se rétablit qu'au départ du docteur, de son serviteur et surtout de son gaz maudit.

Eh bien, le nouvel-an, c'est tout comme. Aussitôt qu'il est signalé, une fièvre insensée s'empare de tous, sans distinction. Les plus réfractaires n'y échappent point.

Et pourtant, qu'est-ce que le nouvel-an ? Un simple phénomène astronomique, en somme ; une étape sur la route du temps ; une étape où l'on ne descend pas de la voiture ; sans même ralentir, elle continue sa course vers l'infini, et nous avec. Oui, c'est nous seuls, pauvres voyageurs, qui, pour marquer notre passage, faisons un peu plus de bruit qu'à l'ordinaire. Peut-être, voulons-nous par là nous donner l'illusion d'un arrêt qu'appellent nos désirs, mais qui ne nous est point permis.

Lorsqu'un navire passe l'équateur, c'est fête pour l'équipage ; il célèbre l'événement par nombre de cérémonies plus burlesques les unes que les autres et auxquelles doivent, bon gré mal gré, se prêter tous les assistants. La tradition le veut ainsi. Ces vieux loups de mer, à la peau tannée et bronzée par les autans, redeviennent de véritables enfants et s'amusent comme tels.

Le nouvel-an, pour nous autres « terriens », c'est un peu le passage de l'équateur. Un

même vent de folie nous emporte dans son tourbillon. Seulement, les marins, eux, s'amusent en toute sincérité et, la fête terminée, chacun se remet joyeusement à la tâche, content du plaisir pris. Sur terre, au contraire, on ne voit jamais plus de gens refrôgnés qu'après les réjouissances plus conventionnelles que sincères auxquelles donne lieu le nouvel-an. Et cela pour plusieurs raisons sur lesquelles il serait malséant d'insister en ce moment-ci. Laissons, à ce sujet, leurs illusions aux personnes qui en ont encore et souhaitons qu'elles les gardent le plus longtemps possible.

Aussi, il faut bien dire que les festivités de fin et de commencement d'année ne sont pas sans mélange. Pourquoi donc les fournisseurs ont-ils justement choisi ce moment-là pour nous adresser leurs notes ? Vrai, ce n'est pas gentil. La loi elle-même, la dure loi, plus prévenante, a institué certaines périodes de trêve durant lesquelles on ne peut exercer action juridique contre quelqu'un. Je sais bien que la situation n'est pas tout à fait la même. Jadis, les malencontreux fournisseurs avaient la délicate attention de dorer la pilule, pour leurs fidèles clients, tout au moins. La facture, « la douloureuse », comme l'appelle un de nos amis, était accompagnée d'un petit présent. Mais les temps changent ; oui, ils changent trop ou pas assez : la coutume du petit cadeau a passé, celle de la facture seule est restée.

Donc, nous voici en pleine fièvre de plaisir. Durant deux semaines et plus, vont se succéder les repas de famille, fêtes intimes, sans façons, qui seraient délicieuses si elles n'avaient le tort de tomber toutes sur le même moment et de soumettre ainsi l'estomac à un assaut des plus pénibles. Préparez-vous, flacons de Vichy, de Vals, de St-Galmier, de Montreux, de Romanel ; thés de mauves et de camomilles, veillez la cloche d'alarme va retentir ; à vous le soin de réparer tant bien que mal les dommages.

Du matin de St-Sylvestre au 2 janvier, au soir, les cafés ne fermeront pas leur porte et tout sera permis. La police a pour consigne de fermer les yeux. Quelle aubaine et quelle excuse !

C'est le nouvel-an !

Il est des personnes qui prétendent qu'il est bon d'ouvrir de temps en temps la soupape, pour donner essor au besoin de plaisir qui tourmente la pauvre humanité. D'accord, mais je ne crois point que chez nous la chaudière menace d'explosion ; il me semble plutôt qu'elle ait bien des fuites, par lesquelles s'échappe sans arrêt, l'année durant, ce soi-disant besoin « qui tourmente la pauvre humanité ».

C'est mon opinion et je la partage, comme disait, en plaisantant, le papa Jules Perrin. Chacun la sienne.

JEAN GRINCHU.

Cllia dào paratenéro.

La coumouna de Pediet d'Amont avà fé fère 'na maison d'écoula batteinta nàova, kà tant qu'ora, lè règents et lè régeannès fasion l'écoula dein dou pailo découté la tsambra de la municipalità, mà n'y avà pas prào plliace po cllia marmaille, sein compté que la coumouna dévessai onco payi on lodzèmeint ao régent tsi l'assesseur et ài régeannès tsi lo conseiller.

L'aviont don fé cllia novalla bâtisse po poi tot cein lodzi sein que y'aussè fauta de dépeinsà oquè.

Et coumeint à Pediet d'Amont sont ti dâi dzeins bin précauchena, lè municipaux aviont décidé de fère posà on paratenéro su cllia carraie, kà on ne sà jamé cein que pào arrevà quand fâ dâi gros teimps et que la foudra tchi io que sai, ein bourleint tot et estermineint lo resto ; po cein, n'ia qu'à liaire lè papai po

vaire dièro de mau l'arrevè dinse ; d'ailleu, la tièce d'assurance ein sà oquè. Po bin allà, foudrai que y'aussè 'na loi po d'obedzi lè dzeins à fère posà de clliao paratenéro pertot, et mimameint 'su lè z'èboitons et lè dzenelhrès, dinse l'Etat n'arai pas atant de clliao fortès primès à payi à clliao qu'ont été bourlâ.

La municipalità avà don écrit à on certain monsu Routenèfle à Dzenéva, qu'avà la hiauta man po clliao z'affèrès ; l'ont fé on dévi po tant et quand tot fut fini tantqu'à la frèta, Routenèfle, avoué on ovrai, s'est amenà posà l'uti. après quiet l'einvouya la nota à la coumouna.

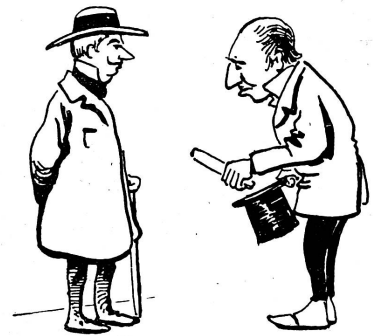
La demeindze matin, que lo syndico, on vilho municipau et lo boursier étiont z'u vaire pè la maison d'écoula, l'ont guegni coumeint de justo lo paratenéro et sè desiont que lo Dieu me dane lài z'avà fé quie dào tot boun'ovradzo et que du z'ora le teimps arai bio tsalenà et lo tonéro à rebenà à fère grulà lè carreaux dâi fenètrès, à Pediet d'Amont, sariont frou de cousins.

— Ora, que l'ovradzo est fé, dese adon lo syndico ao boursier, no foudrà prào fère on bon à Routenèfle et l'ài einvouyi se n'ardzeint pè la pousta !

— Ta ! ta ! ta ! n'ein bin lo teimps ! dese adon lo vilho municipau, se Routenèfle a coaita d'être payi, que corrè : lo paratenéro est posà, bin s'on vâo, mà, Dieu sà se le martse bin ! mé su d'avi de ne pas lo ragliâ ora, mà qu'on l'ài écrite que la coumouna vâo vaire dévant se lo paratenéro va ! Cè Routenèfle n'a-te pas bon lezi de veni ice ion de stâo dzo que vint po l'essaii dévant la municipalità, que diablo !

— Vo z'ài ma fai réson ! fâ adon lo syndico, on l'ài farâ la letra dza déman ! **

1^{er} janvier.



E. F.

— Permettez-moi de vous présenter tous mes vœux pour la nouvelle année.

— Oui, oui, c'est bon, je les connais... Gardez-les seulement ; on n'en a jamais trop à ce moment-ci.

M. Cotillon.

— Baptistine !
— Monsieur !
— Vite ! vite ! donne-moi mon jabot de dentelle et mon épingle en diamant !
— Mais vous les tenez à la main !
— C'est vrai. Où ai-je la cervelle ?... Baptistine !
— Monsieur !
— Fais-moi chauffer le petit fer !...
— Le fer à friser ?
— Que oui ! la sottise... Tu le sais bien ! Ah ! j'oubliais ! As-tu mis de la bergamotte dans mon mouchoir et saupoudré mes gants de foin coupé ?
— Tout est comme il faut, monsieur Cotillon, et rien ne manquera à l'agrément de votre personne.
— Tu te moques... Voyons, sois sincère. Suis-je à ton gré ?

— Vous êtes beau comme un mousquetaire et vous ressemblez, à s'y méprendre, à M. de Moncontour, cousin du roi, qui fréquentait jadis chez mes anciens maîtres.